

LA GAZETTE DE LURS

de François Richaudeau

COMPRENDRE – COMMUNIQUER – ENSEIGNER

N°26

DESCARTES : UN DISCOURS DISCUTABLE
FRANÇOIS RICHAUDEAU. PAGES 2, 3

MUSIQUE, INTELLIGENCE, PEDAGOGIE
GABRIEL RACLE PAGES 4, 5

L'ORDINATEUR PENSE T-IL ?
FRANÇOIS RICHAUDEAU PAGES 6, 7

DU DESSIN CONCEPTUEL AU LANGAGE PARLE
ROBERT RISLER PAGES 8, 9

ECRIRE ET CORRIGER
PATRICK ERARD PAGES 10, 11

REFORMES DE L'ENSEIGNEMENT
DOMINIQUE GRANDPIERRE PAGES 12,13

LETRE A JEAN ETIENNE DARDELET MON ARRIERE GRAND-PERE
BRUNO DARDELET PAGES 14, 15

PROUST : ROSE OU NOIR
FRANÇOIS RICHAUDEAU... PAGE 16

UN DISCOURS DISCUTABLE

DESCARTES

DESCARTES

Un discours discutable

Le Discours de la méthode, l'ouvrage de philosophie le plus célèbre en France. Notamment grâce aux quatre règles sensées être à la base de toutes recherches rationnelles : *Évidence, analyse, synthèse, dénombrement*.

Curieusement, le philosophe n'utilise jamais cette méthode pour découvrir et justifier ses travaux de natures scientifiques : biologie, physique, astronomie...(Mais qui sont d'ailleurs, le plus souvent, erronés)

Mais, plus étonnant, aucune des grandes découvertes ultérieures dans ces domaines ne sont par leur auteur, ni expliquées dans leur genèse, ni justifiées par ces règles. Et si, le fonctionnement de l'esprit humain n'était pas conforme à une si belle théorie !

Abordons quelques remarques de linguistiques quantitatives à propos de ce Discours. Parmi la trentaine d'auteurs célèbres dont j'avais analysé et mesuré les phrases, à ma surprise celui dont les phrases étaient les plus longues n'était pas Marcel Proust, mais René Descartes

Les constructions de ses phrases, ne sont pas généralement de nature énumérative, mais récursive, parsemées de mots outils en une structure, que j'avais baptisé en *engrenage*, chaque segment linguistique en appelant le suivant par L4intermédiaire de mots outils de causalité tels que : *car, comme, dont, lequel, quand, que ... qui...*

Chaque phrase longue apparaissant souvent, comme une démonstration logique, en enchaînant et combinant des arguments et nous conduisant à la vérité « *une de ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles..* »

.../...

UN DISCOURS DISCUTABLE

DESCARTES

.../...

Une vérité qui se justifierait davantage par une sorte d'algèbre linguistique que par une validité expérimentale. Au point que lorsque les deux s'opposent, l'auteur sans nier l'ensemble des résultats d'une expérience ne retient comme vrai que les conclusions contraires issues de son raisonnement.

Est-ce une coïncidence, si la plus longue phrase du *Discours* longue de 296 mots se veut expliquer la circulation sanguine par la chaleur du cœur en opposition avec l'explication du chirurgien Harvey basée, sur des recherches expérimentales. Le paradoxe est que Descartes connaissait ces recherches, mais jugeait que sa démonstration théorique était supérieure à une recherche de nature expérimentale.

Ce qui n'empêche pas des universitaires français de glorifier, le *discours de la méthode*. Sans aucune notation critique

François Richaudeau

Ces observations ne concernent que Le Discours de la Méthode et ne sauraient sans doute pas valables pour les autres traités de l'auteur que je n'ai pas analysés

PEDAGOGIE INTERACTIVE

MUSIQUE, INTELLIGENCE, PEDAGOGIE

Une étude parue dans *Psychological Science* il y a quelque temps mais toujours d'actualité attribue à l'apprentissage de la musique un accroissement significatif du quotient intellectuel. Glenn Schellenberg, professeur au Département de psychologie à l'Université de Toronto, donne les résultats d'une étude sur l'effet d'activités parascolaires sur le développement social et intellectuel d'enfants de 6 ans. Il a recruté 144 enfants en publiant une annonce dans un journal local, en vue d'une expérience. Il a reçu de nombreuses réponses. De manière aléatoire, les enfants ont été répartis dans quatre catégories : des leçons de piano, des leçons d'art vocal, des leçons d'art dramatique ou pas de leçons. L'expérience a duré un an.

Les quatre groupes ainsi formés ont passé un test de QI standard (le Wechsler Intelligence Scale for Children) avant et après leurs 36 semaines de cours (ou d'absence de cours spéciaux). Les résultats de l'étude ont montré que l'accroissement du QI des groupes de la musique était plus important que celui des deux autres groupes, dans l'ensemble des sous-tests du QI. Pour les groupes de la musique (piano et art vocal), le gain moyen était de 7 points, alors que pour les deux autres groupes il n'a été que de 2,7 points. Toutefois, le groupe de l'art dramatique a montré des améliorations dans le domaine comportement social adaptatif, alors qu'il n'y a eu aucun changement dans ce domaine, chez les enfants des groupes musicaux.

« Ceci prouve que certaines activités parascolaires sont bonnes pour le développement intellectuel, tient à préciser G. Scheilenberg. Mais cela n'exclut pas que d'autres activités que la musique, comme les mathématiques ou les échecs, puissent avoir le même effet. Peut-être que la particularité de la musique est simplement due au fait qu'elle est agréable pour les enfants. »

Mais il y a certainement beaucoup plus, la musique ayant un effet spécifique réel sur l'apprentissage et elle devrait être intégrée dans les écoles, non uniquement comme une activité parascolaire, mais comme une aide à l'apprentissage. En effet, les recherches du Dr G. Lozanov, appliquées à l'enseignement, ont montré depuis plusieurs années, à partir de la fin des années 1960, que la musique peut jouer un rôle important dans l'apprentissage des connaissances et le développement des capacités des apprenants.

.../...

Ayant eu l'avantage de travailler avec G. Lozanov dès 1972, j'ai appliqué ses méthodes à l'enseignement du français langue seconde à des fonctionnaires fédéraux du gouvernement du Canada, avec des résultats étonnants. Trop étonnants, car ils ne rentraient pas dans les normes étroites des tests de rendement alors utilisés.

La pédagogie interactive intègre la musique dans un ensemble qualifié de «neuropédagogie scientifique» par le neurologue Paul Chauchard. En effet, l'introduction de la musique dans l'enseignement constitue certainement une innovation aux effets bénéfiques multiples et aux applications diverses. Chaque enseignant peut en entrevoir les utilisations: pour accompagner l'apprentissage de la lecture ou de l'écriture, pour chercher une solution à un problème, pour inventer une histoire, fabriquer un texte, imaginer, innover (dessin, maths ou géométrie), pour retenir un texte en langue maternelle ou étrangère ou des formules statistiques, des listes, des données.

Le choix des pièces musicales, en fonction des résultats que l'on veut obtenir, est important. Certaines pièces provoquent une stimulation légère et peuvent servir à soutenir une activité intellectuelle ou artistique: lecture d'un texte, exécution d'un travail, composition, dessin (p. ex., les Valses de Chopin ou le *Concerto en do majeur pour flûte* de A. Grétry).. D'autres favorisent la mémorisation (p. ex., la *Sinfonia en do majeur* de J.S. Bach) ou la créativité (p. ex., le *Boléro* de Ravel ou *Finlândia* de Sibelius). Des recherches sont encore à faire, des hypothèses à vérifier, des essais à tenter. Tout un domaine prometteur reste à explorer plus à fond, et c'est d'ailleurs ce qui constitue un des attraits de la pédagogie qui intègre la musique non comme élément accessoire ou parascolaire, mais comme composante intégrale de celle-ci.

En 1965, le spécialiste russe Léonidov déclarait déjà : « Il n'est pas exclu que dans l'avenir la science trouve la voie d'une utilisation plus radicale des stimuli musicaux pour l'activation des ressources créatrices de l'homme », Et, sans nul doute, les pédagogues y participent et y participeront. La musique n'a certainement pas fini de nous étonner. De plus, on n'oubliera pas que l'intelligence musicale est l'une des sept intelligences décrites par H. Gardner, qui la considère comme centrale à toute expérience humaine, sans qu'il soit nécessaire d'être un grand musicien.

Gabriel Racle

L'ORDINATEUR PENSE-T-IL ?

Presque chaque jour, on nous annonce des performances, de plus en plus élevées des mémoires et des capacités de calcul des supers ordinateurs. Ainsi, dans le domaine des jeux d'échec les meilleurs joueurs sont maintenant battus par leurs confrères électroniques. Et les capacités des mémoires, de nos modestes ordinateurs personnels, dépasseraient de très loin celles de nos cerveaux.

Abordons la linguistique structurale, la théorie de Ferdinand de Saussure définissant dans son cours de linguistique générale, la dichotomie *signifiant-signifié*, laquelle caractérise chacun des mots de ce langage.

Que connaît, notre ordinateur ? Seulement les tracés, les dessins
Eventuellement les sons des mots qu'il contient : leurs signifiants. Et, il ne peut définir chacun d'eux que par d'autres signifiants, d'autres mots sans jamais accéder au monde des signifiés.

Cette notion de signifié peut notamment nous conduire, à celle d'objet mental du psycho-neurologue Pierre Changeux. « *Les images mentales, des concepts étant des objets de mémoire* » « *Le langage avec son système arbitraire de signes et de symboles étant l'intermédiaire entre ce langage de la pensée et le monde extérieur* » et il conclut « *Le langage de la pensée en permanence branché sur le réel contiendra beaucoup moins d'arbitraire que le langage des mots et encore* »

.../...

L'ORDINATEUR PENSE-T-IL ?

.../...

Or notre ordinateur, ne connaît et ne mémorise que les faces signifiantes des mots, ignorant les faces signifiées et les objets mentaux. La situation - et la compétence- de cet ordinateur sont comparables à celle d'un dictionnaire d'une langue étrangère inconnue intégralement du lecteur. Celui-ci pourra le consulter indéfiniment, naviguant de mots, de signifiants inconnus en signifiants inconnus, il ne dégagera jamais aucune signification et n'apprendra rien.. Autrement dit, il n'enregistrera aucune signification des articles, aucun sens.

Puis-je citer Paul Valéry, quand il écrivait :

« Excellent de ne pas trouver le mot juste - cela peut y prouver qu 'on envisage bien, un fait mental et non une ombre au dictionnaire »

Revenons en début de cet article au duel, entre les deux joueurs d'échec, l'un humain, l'autre robot ; et ce dernier sera le gagnant Le gagnant en apparence, car en vérité profonde, le vrai gagnant sera celui qui aura compris le sens de ce combat, qui aura su qu'il avait perdu face à la machine,

François Richaudeau

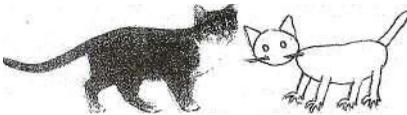
DU LANGAGE CONCEPTUEL AU LANGAGE PARLE

L'HOMO PICTOR

Dans son numéro 14, la *Gazette de Lurs* a publié, sous le titre : « le chat de Pépito », une étude qui montrait que le dessin était, pour l'homme, un mode d'expression tout aussi naturel que le langage articulé. Celui-ci, séquentiel, répond pleinement à l'expression de la prise de conscience analytique cartésienne alors que le dessin spontané, improprement appelé ; « dessin d'enfant » répond à la prise de conscience globale de l'intelligence visuelle.

Sapiens sapiens n'est peut-être pas l'affirmation outrepassante d'une intelligence s'auto proclamant supérieure mais le constat de la dualité de nos facultés cognitives. L'homme est, certes, bipède et mammifère, il est, de plus, bicéphale.

Le dessin spontané diffère fondamentalement du dessin académique que l'école s'efforce d'enseigner, en ceci qu'il ne cherche pas à produire une image homothétique des formes de l'objet représenté, mais à en décrire les caractéristiques perçues en créant un ensemble de formes simples triplement analogique. Analogie des éléments constitutifs, analogie de leurs dimensions relatives, analogie de leurs positions respectives.



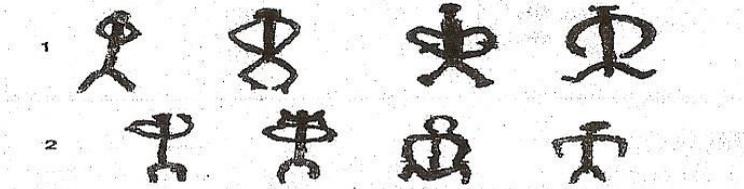
Le dessin spontané de l'enfant est donc conceptuel, c'est l'expression visuelle de ce qu'il sait de l'objet représenté. Dessinant un chat, il figurera avec soin les griffes qui, rétractiles, ne sont passibles dans la réalité. Ce qui est remarquable est que ce dessin conceptuel est tout autant lisible que le document photographique alors qu'aucun des éléments constitutifs de l'un n'est identique à celui de l'autre.

.../...

DU LANGAGE CONCEPTUEL AU LANGAGE PARLÉ

L'HOMO PICTOR

Le dessin spontané n'est nullement spécifique de l'enfance. Il est tout aussi naturel à l'adulte pour peu que celui-ci ose braver les interdits de l'Enseignement qui le considère comme "incorrect". Les documents ci-dessous montrent que le dessin conceptuel est apparu partout où il y a eu des hommes et très tôt dans leur histoire. Et qu'il est toujours pratiqué de nos jours et dans des formes graphiques étonnamment semblables.



En 1, ces dessins ont été relevés par l'auteur sur les façades de cases africaines en 1951. Ils sont contemporains, les cases étant des édifices fragiles.

En 2, des calques de dessins rupestres exécutés quelque dix mille ans plus tôt, au Mexique, en Espagne, en Chine, en Afrique.

Ces exemples montrent que comme le dessin spontané de l'enfant, le dessin conceptuel de l'adulte, tout aussi non appris, répond à une même pulsion naturelle que le langage parlé?

Dans *"Au commencement était l'image"*, Bernard Darras rapporte cette expérience: on a demandé à des enseignants de dessiner une scène d'après sa description écrite. Ce à quoi tous se sont d'abord refusés au motif "qu'ils ne savaient pas dessiner", L'ayant finalement fait, leurs dessins ont été réunis à ceux faits par des enfants d'après les mêmes descriptions écrites. Sur 50 dessins ainsi réunis, 5 ont été classés : dessins d'adultes; 15 indéterminés, 30 dessins d'enfants.

Or sur ces 30 dessins d'enfants la moitié était des dessins d'enseignants.

Au lieu d'ignorer une forme d'expression aussi universellement naturelle aux hommes, et sans pour autant négliger ni l'initiation au dessin académique ni l'initiation au dessin d'Art, l'Ecole devrait développer l'aptitude au dessin conceptuel, notamment en développant l'aptitude à percevoir les formes des composants des ensembles formels et la reconnaissance des analogies entre ces formes et les formes graphiques élémentaires.

Robert Risler

PEDAGOGIE DE L'ECRITURE

ECRIRE ET CORRIGER

Enseignant en primaire, j'ai consacré énormément de temps et d'énergie à faire écrire les enfants et à corriger leur travail de mon mieux, la conscience professionnelle en paix ; c'est à peine si l'autre, de conscience, me faisait me demander de quel droit, au fait ? Pendant des années, j'ai enseigné aux enfants de nos montagnes que « Je lui le dis » n'était pas correct, qu'il fallait dire « Je le lui dis », avant de réaliser que c'est tout simplement l'ordre des compléments dans la phrase latine qu'ils pratiquaient, comme leurs parents ! J'étais donc en train d'apporter ma pierre à l'œuvre de la colonisation, en train de privilégier une façon de penser du nord à celle la civilisation gréco-latine ! J'ai continué à corriger ce type d' « erreur » non sans dire aux enfants qu'ils devaient se plier à la règle du plus fort pour réussir à leurs examens tout en reprenant leurs habitudes pour tout ce qui est personnel, et surtout, surtout, ne pas avoir honte du parler de leurs pères.

Écrivain débutant *, j'ai fait lire mon travail aux copains et me suis efforcé de tenir compte de leurs avis. C'est là que j'ai connu de nouvelles affres...

Un très bon ami, responsable d'une petite maison d'édition a eu la gentillesse de prendre le temps de me faire une critique détaillée. Il m'a dit, entre autres, que mon style était parfois lourd, que certaines phrases comportaient trop de « que » qui les rendaient pénibles à lire. Il est très difficile de recevoir ce genre de critique : ou se situer, entre le désespoir et la vanité outragée ? J'ai corrigé certaines phrases, relu mes textes avec plus d'acuité qu'auparavant (du moins je l'espère). Enfin un beau jour j'ai envoyé mon tapuscrit à l'éditeur : non que j'étais totalement satisfait, mais j'avais pris conscience que je pouvais encore faire des corrections pendant un an ou deux, et qu'il fallait bien se jeter à l'eau.

Ce soir-là, avec la satisfaction du devoir accompli, j'ai cherché dans ma bibliothèque et j'y ai trouvé un vieux livre de Claude Duneton, « Parler croquant ». Je l'ai relu avec beaucoup de plaisir, particulièrement le passage dans lequel il rappelle que la langue française a été codifiée à la cour du Roi : c'est donc une langue adaptée aux mots (maux) d'esprit des courtisans, pratiquée par des gens qui n'ont pas l'habitude d'agir : c'est une langue du substantif, non du verbe. Il est ainsi plus «correct» d'écrire « J'attends l'arrivée de mon amie » que « j'attends que mon amie arrive ».

.../...

PEDAGOGIE DE L'ECRITURE

ECRIRE ET CORRIGER

.../...

Du coup, je me suis « écouté écrire » avec une attention nouvelle, pour m'apercevoir qu'effectivement, c'étaient les formes verbales qui me venaient sous la plume, et non les formes substantivées. Et le problème se pose autrement : est-ce que je cherche à écrire selon les canons de Jean d'Ormesson, ou selon les miens ? Vous imaginez à quel point ma réponse personnelle est sans appel : je me suis acheté le petit livre réédité à Raphèle-les-Arles : « Correction des fautes de français qui se commettent en Provence, même au sein de la meilleure société » J'y retrouve l'origine de quantité de façons de parler pratiquées dans mon entourage ou ma famille. Quel plaisir de lire ces âneries ! Elles ont probablement procuré à leur auteur une jouissance égale à celle de Barnard Pivot constatant qu'il est le seul à savoir que chausse-trape s'écrit avec un seul « p » ; le fait ce que cela provienne de l'erreur d'un moine copiste ne change rien à l'affaire, tant il est vrai que derrière la langue se cache la domination. On peut se consoler en pensant que ledit Pivot a sans doute mangé beaucoup d'épinards dans sa jeunesse à cause de la fameuse erreur de décimale sur la calculatrice du chimiste étudiant la teneur en fer des épinards.

Rien, absolument rien des faits de langue n'est sans importance : sous les mots résident notre culture, nos pensées les plus secrètes, des choses dont nous n'avons même pas conscience la plupart du temps. La place des mots dans la phrase, l'ordre des compléments, nos « fautes de langue » font référence à une vision du monde : se relire avec attention peut, si nous parvenons à prendre une distance suffisante, nous apprendre beaucoup sur nous-mêmes. Mais on n'est pas au bout pour autant : reste-t-on envers et contre tous fidèle à sa façon d'écrire, ou profite-t-on de l'occasion pour se policer un peu ? La réponse appartient à chacun d'entre nous, pourvu qu'elle soit aussi peu affectée que possible. Il serait à mon sens tout aussi calamiteux d'écrire dans une espèce de faux rustique pour « faire paysan » ostensiblement que de s'efforcer d'aller vers une d'Ormessonisation de notre langue écrite.

On le voit, quand on essaie d'écrire, bien des questions se posent, dont la résolution n'est pas évidente. Comme le disait une vendangeuse en septembre dernier : « On n'est pas sortis de la berge ! »

Patrick Erard

L'auteur vient de publier un recueil de nouvelles : « Alpineries » (Éditions du Fournel)

REFORMES DE L'ENSEIGNEMENT

OU LE MINISTRE ET LA GAZETTE

Monsieur le Ministre, j'ai vu le jour il y a quinze ans dans un village magique cher à François Richaudeau dans la région de l'homme qui plantait des rêves.

J'ai demandé à Dominique Grandpierre le soin de transcrire ce que je souhaite vous dire. Je m'exprime grâce aux titres des articles des auteurs qui m'ont servi pendant toutes ces années. Vous repèrerez facilement ces titres, ils sont en italique.

Si un écrivain c'est d'abord quelqu'un qui n'a rien à dire mes auteurs n'ont pas de prétentions littéraires mais, ils ont beaucoup écrit (près de 400 articles !).

Néanmoins j'ai beaucoup réfléchi sur les auteurs dits littéraires et je puis dire ce que révèlent leurs phrases et comment lisaient-ils. Comment parler des livres que l'on n'a pas lus, je peux aussi vous l'expliquer. J'ai même fait *kelk remarks* sur le *stil djeune*. J'ai aussi jeté un instituteur dans un panier de scrabble.

Ma vocation première est de *comprendre, communiquer, enseigner*. Pendant ces quinze années, j'ai souvent interpellé tous vos prédécesseurs (j'en ai connu 8 !).

L'Education Nationale en retard ? Pour ce qui est des réponses à mes questions certainement, je me permets donc d'en renouveler quelques-unes: Est-ce la fin de l'école de république ? Quelle grammaire enseigner ? IUFM : usines à profs ou instituts de formation de demain ? Et la réforme de l'orthographe ? Va-t-on vers 80 % de niveau bac ? Où en est l'enseignement bilingue ? Comment résoudre la question de la carte scolaire ? Existe-t-il une école de la violence ? La même école à la ville et au village ? Fallait-il créer une nouvelle loi ?

Monsieur le ministre, le rapport entre l'enfant, le maître et la lecture est une de mes grandes préoccupations. J'ai rencontré à ce sujet une grand-mère inquiète et un analphabète, mais parent d'élève. Tout comme vous ils pensent qu'ils ont le droit d'apprendre à lire. Mais, je ne crois pas que les instructions officielles aillent dans ce sens. Halil qui ne savait pas qu'il savait lire ceux qui ont pu apprendre à lire avant de savoir parler et Omar, Tommy, Kimio et Birger Sellin pourraient en témoigner. Je n'ai pas la place ici de définir les clés magiques de la lecture ni de développer les neuf banalités pour un apprentissage réussi de la lecture. L'étude de mes articles pourrait vous aider à dénouer l'impossible consensus sur la lecture.

Depuis le début de ma lettre j'ai le sentiment de faire du *zapping*. Mais, je ne peux passer sous silence mon séjour en salle des profs. Là, j'ai rencontré neuf profs, et encore quatre profs j'ai été témoin d'une journée ordinaire d'un professeur d'histoire-géographie et de l'impossible journée d'un inspecteur de l'éducation nationale. J'ai bavardé avec le chat de Pépito qui m'a conté l'histoire de la typographie, j'ai pu y lire des histoires courtes d'écriture et des histoires longues d'écritures.

.../...

REFORMES DE L'ENSEIGNEMENT

OU LE MINISTRE ET LA GAZETTE

.../...

J'ai vu *des élèves à l'œuvre* avec leurs *textes d'adolescents* et j'ai appris que *les enfants de la Goutte d'Or sont des poètes*. J'ai assisté à des discussions passionnantes : *constructionnisme contre instructionnisme ; construire son savoir, construire sa personne ; un savoir révolutionnaire : la grammaire ; le bricolage point de rencontre des disciplines*. Je peux en témoigner, les enseignants ne sont pas à *la recherche des temps (perdus)*, le plus souvent, ils se demandent : "*Qu'est ce que je peux faire ?*".

Un souhait, un seul ! En salle des profs, j'ai vu aussi des photocopies !!!! Dans quel état !!! J'aimerais donc que les profs perdent leurs *préjugés sur la lisibilité* et qu'ils aient *l'amour de la typographie*.

Au début de ma lettre je vous disais que je suis née dans *un village magique*. Il en reste des traces, avec *le retour de la mémoire* vient *le nombre magique*. Quand *mathématique rime avec magique* dans *ce pays de l'homme qui plantait des rêves, les clés magiques de la lecture* apparaissent, et *la parole libérée par l'écrit* aidera *l'enfant première victime de la guerre scolaire*.

Monsieur le ministre, je ne voudrais pas vous troubler, mais savez-vous que certains ont signalé *la défaite de Platon* que d'autres ont vu *Kafka à l'Education Nationale* ? Que dire de ceux qui sont *contre Descartes* et de ceux qui déplorent *les rapports aux oubliettes* ? Beaucoup supplient : *Rousseau reviens ! Mais chuttt*.

Mon plus grand regret, *monsieur le ministre*, c'est bien qu'entre *le stylo et le traitement de texte*, qu'entre *le livre papier et le livre numérique* ou *écrire sur l'écran ; avec ou sans papier* et enfin *neurones ou pixels* François Richaudeau ne peut *choisir*. Savez-vous qu'il n'existe aucune version informatique de mes 23 premiers numéros ? Que du papier ! A l'heure où *les autoroutes de l'information passent par l'école*, pas de site internet digne de ce nom ! Heureusement un auteur est en train de combler ce vide. Ainsi *une collection unique et l'encyclopédie qui n'a jamais vu le jour* vont devenir *une plate forme d'enseignants*.

Avec mes *états d'âme*, sans doute ai-je été un peu familière ? Mais sûrement vous l'aurez compris mon seul but *c'est d'oser changer l'école et de donner du sens à l'école*, chacun de mes auteurs pense que *leur apprendre est toujours possible*, ils luttent *contre une pédagogie désincarnée*. Je vous assure qu'*ils ne sont pas tous farfelus et truqueurs*. Je voudrais que chaque enfant puisse *Etre-re* (lire être heureux) à l'école sans tomber *dans la dépression*.

Alors *Monsieur le Ministre* en marchant *du Faubourg Saint Honoré à la rue de Grenelle* pensez à tout ce que ce que je viens de vous dire. Et, si vous avez besoin de conseils, n'hésitez pas : faites *un appel à l'audace* et *Ecrivez-nous, lisez-nous !*

Dominique Grandpierre

EN HOMMAGE A UN IMPRIMEUR

**LETTRE A JEAN-ETIENNE DARDELET,
MON ARRIERE GRAND-PERE**

Je te regarde, Jean-Etienne, sur la photo jaunie de mon album d'enfance, avec ta belle moustache et ta chevelure chevaleresque un peu folle, le regard plombant l'horizon, bien mis, dans ton costume de ville qui fleure bon l'artiste embourgeoisé et devenu célèbre.

Ce que je sais de toi me vient de ceux d'entre nous deux, ton père et mon père qui, comme toi, et comme moi au bout de la lignée, ont pratiqué ce merveilleux métier d'imprimeur qui, même une fois retiré des affaires, continue à coller au coin de l'âme, comme un temps d'exception.

Et toi, Jean-Etienne, tu étais de ces « compagnons » qui, par le bonheur de leur tour de France, apprenaient plusieurs métiers : graveur, typographe, imprimeur, éditeur. Et venant à Grenoble, tu faisais halte chez un fils de Gutenberg de la grande rue, dont tu épousas la fille et pris la suite des affaires...

Ce que l'on m'a dit de toi, c'est ton fort caractère (inhérent au métier dit-on...) mais surtout ton sens du beau. Une plaque, là où longtemps fourmilla ton atelier, rappelle au passant curieux que pendant sept ans tu gravas les bois d'un livre publié par cahier, et qui aujourd'hui fait partie de l'histoire. Ce monument de l'édition locale, préfacé par George Sand, fait référence aujourd'hui, tant au plan de l'ouvrage d'art qu'au plan architectural : tout le Grenoble ancien vit dans ce livre sous les traits du graveur sur « bois de buis debout » qui y consacra plus que son talent, je veux dire son âme. Et la réédition (offset) que nous fîmes mon père et moi, en 1964, cent ans après la première parution, tient encore la cote sur le marché des libraires et bouquinistes locaux.

.../...

.../...

Dans un échange de bon procédé avec la mairie de Grenoble, j'ai hérité de l'un des cent soixante bois gravés de cette magistrale édition. Je le caresse souvent, d'une main amie et respectueuse, comme pour tisser des liens à travers le temps, et m'imprégner de cet humanisme que l'on savait alors développer dans le beau et les arts, servant de catalyseur aux choses de l'esprit. Apprentissage à la gloire du travail bien fait. Et hommage au talent.

En le caressant, Jean-Etienne, c'est un peu de toi que je m'imprègne, comme si je voulais trouver, dans ce morceau de bois plein des saveurs de l'esprit, les traces d'ADN qui, au-delà d'un chef d'œuvre dont tu étais le maître, me rapproche de toi.

Et je songe alors à ces moments où l'imprimeur ne pouvait exister que s'il était diplômé, baptisé et bon citoyen. Comme s'il suffisait de ces reconnaissances pour avoir du talent. Et je pense soudain à cette descendance dont le suis l'un des fruits, qui a tant appris et tant reçu d'un métier qui, précédant toute notion de culture, se voulait école de pensée et grandeur d'une époque. Sans négliger ni la guerre ni l'amour, il savait donner sa place à l'Esprit, dans un humanisme alliant sans complexe raison et religion.

Comment l'oublier quand on fut à la fois imprimeur de la Préfecture et de l'Évêché ?

Je pense à toi, ce soir, Jean Etienne, entre une photo jaunie et un bois gravé. Comme si une page de mon histoire se trouvait soudain rattachée à la grandeur d'un métier. De ton métier...

Bruno Dardelet

LITTERATURE

PROUST : ROSE OU NOIR

Quelle vision de Proust après la lecture des premiers chapitres de « *La Recherche* » des séjours paisibles à la campagne à Combray et Balbek en bord de mer, une mère aimante, une tante affectueuse, puis des personnages attachants, tels : Charlus, ce prince d'Agrigente... arrogant et surtout Robert de Saint-Loup, ce bel officier, arbitre des élégances et grand amoureux et puis aussi sur la plage de Balbek ces charmantes jeunes filles en fleurs... Tout pour enchanter des jeunes lecteurs à la découverte de morceaux choisis consacrés à l'auteur de *La Recherche du temps perdu*.

Mais sautons quelques dizaines d'années, les mêmes personnages vieillissent évidemment, mais au combien différents Charlus qui se révèle un grand homosexuel et que Ton découvre victime après une liaison tumultueuse avec Morel une petite gouape, finalement, handicapé, transporté dans une petite voiture, poussé par un ancien concierge des Guermantes. Et les jeunes filles en fleurs se découvrent des créatures beaucoup moins innocentes et mêmes, perverses. Mais le cas le plus tragique est celui de Saint-Loup en permission à Paris, cherchant en vain sa médaille militaire perdue dans une maison close pour homosexuel avant d'être tué au Front. Cas particuliers et exemplaires d'une découverte progressive par le lecteur de l'homosexualité de la majorité des personnages du roman : « *Race maudite sur qui pèse une malédiction et qui doit vivre dans le mensonge et le parjure* »...

Mais cette mutation, du roman du rosé au noir serait-elle le fruit d'une évolution des personnages dans l'esprit de l'auteur tout au long des années d'écriture de son œuvre. Il n'en est rien dès le début de la Recherche tout était prévu par Proust et l'on en trouve la trace dans des détails rédactionnels dans les premières parties de la Recherche. Un exemple, le jeune narrateur est étonné que Swan follement épris de la volage Odette de Crécy, et très jaloux, la confie durant une assez longue absence à son ami le séduisant prince Charlus d'Agrigente. Ce n'est qu'après la lecture de mille quatre cent vingt huit pages, que nous découvrirons le pourquoi de ce comportement, l'homosexualité de Charlus que connaissait Swan et qu'ignorait le narrateur. Et l'on pourrait multiplier les exemples analogues le long des pages de l'œuvre Proust obsédé par sa jalousie et sa sexualité en marge. Mais sauvé par sa Mémoire et son écriture transcendant personnages et épisodes.

François Richaudeau